



**HAL**  
open science

# Grandeur et misère de la matière. Réflexions sur un dilemme phénoménologique

Pierre-Jean Renaudie

► **To cite this version:**

Pierre-Jean Renaudie. Grandeur et misère de la matière. Réflexions sur un dilemme phénoménologique. P.-J. Renaudie, C. V. Spaak. Phénoménologies de la matière, Editions du CNRS, 2021, 9782271094339. hal-04583487

**HAL Id: hal-04583487**

**<https://hal.science/hal-04583487>**

Submitted on 22 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Grandeur et misère de la matière. Réflexions sur un dilemme phénoménologique

Avant de devenir l'un des *thèmes* incontournables de la tradition phénoménologique, la matière a d'abord constitué pour la phénoménologie un *enjeu* et un *problème*. Un *enjeu*, car la redéfinition des rapports entre forme et matière sera appelée à jouer le rôle de pierre de touche permettant de prendre la mesure du renouveau philosophique apporté par la phénoménologie<sup>1</sup>. Mais la matière constitue aussi inévitablement un *problème* pour une philosophie placée sous le signe d'une description des formes de l'expérience, et qui raisonne d'abord fondamentalement en termes de structures. Ce que vise la description phénoménologique des vécus, c'est bien en un sens la matière – au sens où celle-ci donne toujours à l'expérience son contenu. Mais ce qui est décrit à proprement parler, c'est d'abord les structures de l'expérience et les formes de l'apparaître. En quel sens peut-il alors y avoir une « phénoménologie matérielle », ou une phénoménologie de la matière ?

L'objectif de ce chapitre sera de préciser les contours de ce problème et de contribuer à l'élaboration de la question phénoménologique de la matière en repartant chronologiquement des *Recherches Logiques*, que Husserl publie en 1901, et qui inscrivent d'entrée de jeu la « percée » phénoménologique dans le cadre d'une redéfinition des rapports entre forme et matière. Je suivrai l'hypothèse selon laquelle les différentes figures que prend la notion de matière dans ce texte peuvent être articulées de façon cohérente, comme si elles faisaient système et renvoyaient de façon relativement homogène à l'unité d'un problème que les *Recherches* n'explicitent jamais pour lui-même, mais qui détermine les termes dans lesquels Husserl aborde dans ce texte la question de la matière. Cette reconstruction du problème se situant à l'horizon des *Recherches Logiques* mettra en évidence le cadre à la fois prolifique et problématique à l'intérieur duquel l'approche phénoménologique de la matière s'établit, lequel peut être exprimé sous la forme d'un dilemme irréductible (car structurel) : soit la description phénoménologique va dans le sens d'une trop grande perméabilité de la matière à la notion de forme, en conséquence de quoi la frontière entre l'une et l'autre devient poreuse (ce qui pose évidemment tout un tas de problèmes), soit inversement l'irréductibilité de la matière est identifiée à *partir* de son opposition à la forme, mais dans ce cas elle n'est vouée qu'à jouer un rôle purement fonctionnel à son égard (et la « matérialité » même de la matière – son irréductibilité à la relation même qui l'oppose à la forme - est perdue de vue). Dans un cas comme dans l'autre, la réduction de la matière à un type spécifique de forme ou à une fonction semble inévitablement la manquer en la tirant du côté d'un sens qui lui est fondamentalement étranger. Mais ce dilemme permet aussi de faire apparaître les deux écueils entre lesquels un traitement phénoménologique de la matière doit parvenir à naviguer, et il doit alors prendre une

---

<sup>1</sup> Voir à cet égard le texte de Dominique PRADELLE dans ce volume.

valeur positive, dans la mesure où il définit le cadre à l'intérieur duquel le questionnement phénoménologique sur la matière pourra produire des résultats.

### L'A PRIORIPHÉNOMÉNOLOGIQUE

Tout autant que la notion de forme dont elle est complémentaire, la matière constitue un concept transversal des *Recherches Logiques* que l'on retrouve sous diverses formes et dans le cadre d'analyses très différentes d'un bout à l'autre du texte. L'usage sans doute le plus fameux et le plus significatif que Husserl fait de cette notion apparaît dans les analyses que la 3<sup>ème</sup> *Recherche* consacre à l'*a priori* matériel. Comme on sait, il s'agit là d'une innovation décisive des *Recherches Logiques*, qui joue un rôle fondamental dans l'économie de l'ouvrage et doit permettre à Husserl de définir un *a priori* d'ordre strictement phénoménologique. Par « strictement phénoménologique », il faut entendre deux choses : d'une part, il doit s'agir d'un *a priori* qui ne doit plus rien à la distinction kantienne de l'analytique et du synthétique que Husserl récuse (nous y reviendrons) ; d'autre part, il ne s'agit pas non plus de définir les conditions *a priori* qui permettent de déterminer la forme générale de l'objectivité, mais les conditions matérielles présidant à la donation de tout objet. Il faut être très prudent dans l'interprétation des formules du début de la 3<sup>ème</sup> *Recherche*, qui placent la méréologie husserlienne sous le signe d'une « théorie pure (*a priori*) des objets comme tels »<sup>2</sup>, traitant des « idées ressortissant à la *catégorie de l'objet* », et permettant d'élucider les « modes de relation fondés *a priori* sur l'idée de l'objet »<sup>3</sup>. On se méprendrait complètement si l'on comprenait que Husserl s'inscrit par là dans le prolongement de la démarche transcendantale de Kant, en s'efforçant de produire un certain nombre de traits essentiels appartenant à la pure forme de l'objet, indépendamment du fait que celui-ci possède toujours aussi une certaine matière. La 3<sup>ème</sup> *Recherche* représente au contraire un effort pour repenser l'articulation de la matière et de la forme sans l'indexer à une méthodologie philosophique qui consacre *a priori* la supériorité de la forme sur la matière. Elle doit à cette fin récuser toute démarche consistant à isoler dans un premier temps la forme de la matière propre à l'objet pour en exclure ensuite cette dernière et ne considérer comme essentiels au concept d'objet que les déterminations relatives à sa forme. La réflexion husserlienne sur l'*a priori* matériel s'avère, de ce point de vue, profondément anti-kantienne dans son esprit, si tant est qu'elle contribue à déstabiliser l'équation qui rattachait chez Kant la matière de l'objet à la contingence et au caractère *a posteriori* de l'expérience pour mieux lui opposer les déterminations universelles et nécessaires (donc *a priori*) de l'expérience, seules à même de révéler la forme de l'objet (son objectivité) en tant que telle. C'est la raison pour laquelle Kant ne retient de l'intuition que les « formes pures » de l'espace et du temps qui définissent *a*

<sup>2</sup> E. Husserl, *Logische Untersuchungen. Zweiter Teil. Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis, Log. Unt. III, Einleitung*, Hua XIX/1, p.227 (trad. fr. Kelkel, Schérer, Elie, *Recherches Logiques* t. II/2, Paris, PUF, 1961, RL3 p.5).

<sup>3</sup> RL3, § 1, p.7 (Hua XIX/1, p.229).

*priori* la structure formelle de l'objectivité en général, soit les seules déterminations valables pour tout objet transcendantal = X. L'« objet » qui est pris en vue par cette définition de l'*a priori* n'est donc rien de plus que le pur et simple quelque chose, la forme vide de l'objet, abstraction faite de toute matière. Il ne s'agit en rien de l'objet tel qu'il est effectivement donné à une conscience, perçu, pensé, imaginé, désiré, etc. : ne sont retenues de l'objet que les déterminations relatives à la forme de son objectivité, sans égard pour le lien spécifique qui rattache cette forme à la matière à laquelle elle s'applique spécifiquement, et en mettant par conséquent de côté les contraintes qui pèsent sur cette matière *en tant que matière*.

C'est dans la direction diamétralement inverse que s'engage la 3<sup>ème</sup> *Recherche* en mettant au contraire l'accent sur ce point très précis, qui reste le point aveugle de la distinction kantienne entre forme et matière : ce qu'il s'agit alors pour Husserl de mettre en valeur, c'est une forme d'*a priori* propre à la matière en tant que telle, qui prendra donc le nom de *matériel*, et qui constitue aux yeux de Husserl, par opposition à l'*a priori* formel, le sens proprement *phénoménologique* de l'*a priori* (attestant par là que la question de la matière constitue bien l'un des enjeux fondamentaux d'une phénoménologie). Cet *a priori* matériel met au jour des lois de dépendance entre contenus sensibles qui ne concernent ainsi plus tant la forme de l'objectivité en général que les conditions pesant sur l'« existence » de l'objet en tant que telle. L'analyse de Husserl renoue ainsi de façon remarquable avec la chair de l'expérience : l'objet n'est plus seulement pris en vue en tant qu'il est pensable ou représentable, mais bien en tant qu'il *est* ou *existe*, et possède à ce titre un certain contenu ou une matière (*Materie*) sans laquelle il ne pourrait pas être pensé du tout. Lorsque l'on se représente un objet pour lui-même, écrit Husserl, « ce que l'on vise manifestement par là, c'est la possibilité de se représenter une chose *qui existe pour elle-même*, comme une chose indépendante dans son *existence* à l'égard de toute autre »<sup>4</sup>.

De là à affirmer que c'est la matière qui fait l'objet et non la forme de la représentation, il n'y a qu'un pas : c'est d'abord et avant tout sous condition d'une matérialité irréductible que la notion d'objet peut faire sens, dans la mesure où c'est à cette seule condition que l'objet peut être pensé comme donné, et peut être pensé tout court, ce qui revient au même aux yeux de Husserl. Du point de vue phénoménologique, être objet, c'est d'abord pouvoir être donné de quelque façon que ce soit (quel que soit le mode de donation en question), de telle sorte que penser un objet, c'est toujours le prendre en vue dans l'horizon de l'être, dans la mesure où cela revient à le penser *comme donné d'une certaine façon*. Même la négation pouvant affecter l'être de l'objet est comprise par Husserl comme une forme spécifique de remplissement mettant en scène un mode de donation spécifique d'un objet – la déception (*Enttäuschung*) donnant lieu au « il n'en est pas ainsi »<sup>5</sup>. Que nous le voulions ou non, nous ne pouvons pas penser en dehors de l'existence, en raisonnant dans des termes qui feraient totalement abstraction du poids que celle-ci exerce sur la nature même de ce que nous pensons et

<sup>4</sup> *Ibid.*, § 6, p.20 (Hua XIX/1 p. 241).

<sup>5</sup> RL5, § 29, p. 257 (Hua XIX/1 p. 465) ; cf. D. LOHMAR, « Beiträge zu einer phänomenologischen Theorie des negativen Urteils », in *Husserl Studies*, vol. 8, n° 3, 1991/1992.

sur la façon dont nous pensons. C'est cette clause phénoménologique fondamentale qu'exprime Husserl à la fin de ce § 6 de la 3<sup>ème</sup> *Recherche*, lorsqu'il écrit que nous ne pouvons pas penser ce qui ne peut pas exister<sup>6</sup>, renversant ainsi l'interprétation idéaliste que l'on aurait pu vouloir donner de l'étroite relation de réciprocité qui lie la pensée à l'existence. La matière constitue précisément cette dimension de l'objet qui permet de le penser « comme existant » en l'inscrivant dans l'horizon de distinctions objectives (*Sachliche*) fondées dans la nature des choses et en conséquence contraignantes pour la pensée.

C'est à cette matérialité de l'objet que nous donne accès l'étude des lois propres aux contenus vécus, qui délaisse la question des formes de la représentation objective pour interroger la nature même des contenus au moyen desquels il est possible de former une représentation d'objet. Certains contenus, écrit Husserl, sont tels que « la modification ou la suppression d'un au moins des contenus qui nous sont donnés avec eux [...] doit les modifier ou les supprimer eux-mêmes »<sup>7</sup>. C'est ce qui a lieu dans le cas paradigmatique de la relation qui lie la couleur et l'étendue d'un objet<sup>8</sup> : il s'agit là de deux « moments » de la donation de l'objet qui ne peuvent exister l'un sans l'autre, et ce pour des raisons tenant non pas aux modalités de la représentation mais à la *nature* même de ces contenus. La *qualité visuelle* et l'*extension* d'un phénomène sont *intrinsèquement* liées l'une à l'autre, ce qui fait d'elles des contenus *essentiellement* dépendants l'un de l'autre. C'est « *selon leur nature* »<sup>9</sup> que les contenus vécus peuvent être caractérisés comme dépendants ou indépendants, conformément à la distinction berkeleyenne que Husserl, après Stumpf, n'hésite pas à faire sienne. De telles relations de dépendance fondées dans l'être même des contenus phénoménaux font ainsi apparaître le fait que la matière de l'objet a sa propre légalité, qui n'a donc pas une valeur seulement empirique mais prend « la signification d'une légalité d'essence [...] de validité absolument universelle »<sup>10</sup>.

En s'attachant à étudier les relations de dépendance et d'indépendance entre contenus vécus, Husserl évite deux écueils : celui qui consisterait à n'analyser que les formes de la représentation subjective, et celui qui consisterait au contraire à renvoyer la donation de l'objet à une légalité purement empirique et contingente (ces deux écueils symétriques étant évidemment complices l'un de l'autre et allant de pair). Des contenus dépendants sont des contenus imposant une nécessité qui leur est propre aux formes de la représentation, nécessité qui ne relève pas d'une « incapacité subjective de ne-pas-pouvoir-se-représenter-autrement », mais d'une « nécessité idéale objective de ne-pas-pouvoir-être-autrement »<sup>11</sup>. Ce qui est en cause n'est pas la représentation de l'objet mais son être. Ce ne sont pas les lois subjectives de la représentation qui font de la coloration un contenu dépendant ne pouvant exister qu'en relation avec une certaine extension spatiale : c'est l'essence ou ce que Husserl appelle encore l'« espèce pure » de

<sup>6</sup> RL3, § 6, p.21 (Hua XIX/1 p. 242)

<sup>7</sup> *Ibid.*, § 3, p.11 (Hua XIX/1 p.233).

<sup>8</sup> *Ibid.*, § 4, p.12 (Hua XIX/1 p.234).

<sup>9</sup> *Ibid.*, § 2, p.11 (Hua XIX/1 p.233).

<sup>10</sup> *Ibid.*, § 7, p.22 (Hua XIX/1 p.243).

<sup>11</sup> *Ibid.*

la coloration qui fait d'elle une partie ne pouvant exister que comme moment dans une chose colorée, c'est-à-dire un tout. C'est la raison pour laquelle, comme l'explique Husserl, une telle nécessité « prend la signification d'une nécessité idéale ou *a priori* fondée dans les *essences* matérielles »<sup>12</sup>. Si l'analyse phénoménologique se tient et demeure au niveau de la matérialité propre à l'objet et de l'existence des contenus qu'elle étudie, celle-ci ne rend pas moins nécessaire une analyse en termes d'essences et susceptible de définir un nouveau sens de l'*a priori* :

Le « ne-pas-pouvoir-exister-pour-soi » d'une partie dépendante signifie, par conséquent, qu'il y a une loi d'essence d'après laquelle l'existence d'un contenu de l'espèce pure de cette partie ... présuppose absolument l'existence de contenus de certaines espèces correspondantes<sup>13</sup>.

### LA FORMALISATION DE LA MATIÈRE

Les résultats acquis par Husserl dans cette 3<sup>ème</sup> *Recherche* eu égard à la question de la matière sont incontestablement décisifs, et il ne saurait être question d'en remettre en cause la valeur. La mise au jour d'un niveau de légalité *a priori* propre à la dimension matérielle de l'apparaître apporte la preuve éclatante que la phénoménologie pense la matière même du phénomène, qu'elle pénètre l'existence de l'objet dans ce qu'elle a de plus irréductible, là où s'atteste la capacité de cette matière à imposer ses lois à la représentation. Reste cependant à déterminer le sens et la portée de cette innovation manifeste, qui semble placer la naissance de la phénoménologie sous le signe d'un renouvellement en profondeur de la question de la matière. À cette fin, il nous faut à présent regarder d'un peu plus près le contexte à l'intérieur duquel prend place la découverte de l'*a priori* matériel dans l'économie des *Recherches Logiques*, en prenant la mesure des rapports très étroits qui la lient aux analyses que Husserl consacre à la redéfinition de la notion de forme.

En effet, quelque puissante et percutante que soit cette façon de faire apparaître les contraintes qu'impose à la pensée la matérialité de l'objet, elle est d'abord et avant tout une conséquence de l'avancée très profonde effectuée par Husserl dans l'analyse de la formalité, et c'est donc le sens de cette complémentarité très forte entre ces deux versants des travaux de Husserl qu'il nous faut commencer par interroger. Cette complémentarité n'apparaît sans doute nulle part de façon aussi éclatante qu'à la toute fin des *Recherches Logiques*, dans l'un des derniers paragraphes de la 6<sup>ème</sup> *Recherche* dans lequel Husserl se démarque une nouvelle fois de Kant en rendant compte des raisons pour lesquelles la notion « authentiquement phénoménologique » de l'*a priori* a complètement échappé à ce dernier<sup>14</sup>. On aurait pu s'attendre à ce que Husserl invoque, comme il le fait dans les *Idées directrices* à propos des empiristes, le caractère préjudiciable d'un concept limité et trop étriqué de l'expérience, n'étant nullement

---

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.23 (Hua XIX/1 p.244).

<sup>14</sup> E. Husserl, *Logische Untersuchungen. Zweiter Teil. Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, Hua XIX/2, p.732-733 (trad. fr. Elie, Kelkel, Schérer, *Recherches Logiques*, III, Paris, PUF, 1963, RL6, § 66, p.243).

susceptible de rendre justice à la richesse et à la diversité des modes de la donation, et rabattant systématiquement cette dernière du côté de l'*a posteriori*<sup>15</sup> : une telle critique vaudrait encore dans une certaine mesure pour Kant, qui, s'il s'efforce d'analyser la part d'*a priori* que doit comporter l'expérience, n'envisage jamais une expérience *de l'a priori* à proprement parler au sens précis où Husserl parlera d'une intuition évidente du caractère *a priori* des lois. C'est la raison pour laquelle, chez Kant, il semble aller de soi que la matière des phénomènes doit être rangée du côté de l'*a posteriori* – précisément parce qu'elle suppose le détour par l'expérience, le *fait* de l'expérience et non sa seule *possibilité*. Or, cette ligne d'argumentation n'est pas du tout celle que retient Husserl dans les *Recherches*, qui ne pointent pas du doigt cette opposition trop tranchée de l'*a priori* et de l'*a posteriori*, mais la conception erronée de l'analyticité sur laquelle repose le concept kantien non-phénoménologique de l'*a priori*. Kant, écrit Husserl, commet l'erreur de « se référer à un principe évident des propositions analytiques »<sup>16</sup> et de supposer que les vérités formelles de la logique reposent sur la seule non-contradiction. En quoi cette remarque permet-elle de comprendre que Kant ait manqué le concept proprement phénoménologique de l'*a priori*? Précisément parce qu'en limitant le domaine de l'analytique-formel au règne de la non-contradiction, Kant a dans le même geste assigné la matière du phénomène au champ de la connaissance *a posteriori*, celle que seul le détour par l'expérience peut nous procurer. C'est la raison pour laquelle cette critique de Kant est très exactement symétrique de celle qui consiste à pointer les limites de la conception empiriste de l'expérience ; elle complète cette dernière en faisant apparaître les raisons de l'erreur qui leur est commune. En supposant que la pensée analytique s'inscrit exclusivement dans le champ de la non-contradiction logique, Kant s'interdit de penser le domaine du formel ou du formalisable comme un domaine de l'expérience à part entière, riche d'un certain « contenu » au sens exact où la pensée y est susceptible d'intuitionner de façon évidente des vérités ne se réduisant pas à des tautologies vides de toute référence à l'expérience.

Pour Husserl, qui mobilise ici les ressources de la pensée de Bolzano, il s'agit d'abord de lutter contre l'équation qui fait du formel un domaine vide de tout contenu. C'est là l'un des aspects les plus remarquables du renouvellement de l'analyse de la formalité logique dans les *Recherches*<sup>17</sup> : en fondant l'analyticité non plus *négativement* sur l'absence de tout contenu mais en la rattachant *positivement* à l'opération de formalisation (*Formalisierung*), c'est-à-dire à la possibilité d'opérer dans certaines propositions des substitutions formelles *salva veritate*<sup>18</sup>, Husserl prépare le terrain pour l'élargissement fameux du domaine de l'expérience qui trouvera son accomplissement dans la 6<sup>ème</sup> *Recherche*, avec laquelle les catégories formelles seront-elles-mêmes ouvertes à un type d'intuition nouveau, spécifiquement *catégorial*. Si les vérités analytiques ont un caractère *a priori*, ce n'est donc pas en raison du fait qu'elles sont

<sup>15</sup> E. Husserl, *Ideen* 1 § 19 (Hua III/1, p.41-42)

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> On consultera à ce sujet les travaux de J. BENOIST, *Phénoménologie, Sémantique, Ontologie, Husserl et la tradition autrichienne*, ch.2, Paris, PUF, 1997 ; *L'a priori conceptuel, Bolzano, Husserl, Schlick*, ch. 1., Paris, Vrin, 1999.

<sup>18</sup> RL3, § 12, p.39 (Hua XIX/1 p.259).

vides de contenu et peuvent être isolées de toute référence au champ de l'expérience ; c'est au contraire l'expérience que nous faisons de ce type de vérités qui fait apparaître de façon évidente leur appartenance au domaine de l'*a priori* formel ou analytique en révélant leur caractère intégralement formalisable. Les propositions analytiques ne doivent pas leur caractère formel à l'absence de tout contenu, mais au contraire au fait que leur contenu matériel peut être formalisé. Que signifie cette formalisation ? Rien d'autre que la possibilité « de remplacer chaque matière concrète [*sachaltige Materie*], en maintenant la forme logique de la proposition, par la forme vide *quelque chose* »<sup>19</sup>. Les propositions analytiques (ou « analytiquement nécessaires » comme l'écrit Husserl) ne sont donc pas des propositions vides de contenu, et dont la formalité supposerait l'exclusion *a priori* de toute matière : elles ont au contraire un certain contenu, dont la particularité est de se plier au jeu des substitutions formelles sans faire perdre à la proposition sa valeur de vérité. Husserl en donne immédiatement l'exemple suivant : « L'existence de cette maison implique celle de son toit et de ses murs » est une proposition analytique dans la mesure où les « matières concrètes » qui la composent se laisse formaliser de façon à faire apparaître cette proposition comme un cas particulier ou une application empirique de la proposition « l'existence d'un tout inclut celle de ses parties ».

Refusant de définir le domaine de l'analytique-formel à partir d'une stricte exclusion réciproque de la matière et de la forme, cette caractérisation originale de l'analyticité ménage ainsi une relation beaucoup plus forte entre forme et contenu matériel que celle à laquelle aboutissait Kant. Or, cette détermination du champ de l'analyticité formelle à partir de l'opération de formalisation n'induit pas seulement une redéfinition des frontières entre l'analytique et le synthétique ; elle entraîne avec elle une réforme de l'aprioricité accusant sa nécessaire réinterprétation phénoménologique. L'ouverture de l'*a priori* aux nécessités matérielles relatives à la donation d'un objet en général est très exactement la contrepartie de ce rejet d'une entente restrictive de l'analyticité et du domaine du formel, et elle permet d'en mesurer la portée, si l'on en croit les conclusions que tire Husserl dans le paragraphe de la 6<sup>ème</sup> *Recherche*. Il est à cet égard essentiel de souligner que ce détour par une redéfinition du champ de l'analytique-formel joue le rôle de condition nécessaire rendant possible la transformation du concept phénoménologique de l'*a priori* et son application aux nécessités synthétiques relevant de l'*a priori* matériel. L'ordre d'exposition suivi par Husserl dans son analyse du rapport entre propositions analytiques et synthétiques dans ce paragraphe ne répond pas seulement à des motifs rhétoriques mais à une nécessité *logique*. Si Husserl doit en passer par la définition des « propositions analytiquement nécessaires » pour établir le sens des « nécessités synthétiques *a priori* » sur lesquelles se fonde l'*a priori* matériel, c'est parce que ces dernières ne peuvent être définies que de façon essentiellement négative, selon une définition qui consacre très manifestement le rôle fondamental que joue l'opération de formalisation

---

<sup>19</sup> *Ibid.*



dans la détermination du sens des nécessités non seulement analytiques, mais tout autant synthétiques :

Une fois que nous avons le concept de la loi analytique et de la nécessité analytique, il en résulte *eo ipso* celui de la *loi synthétique a priori* et de la *nécessité synthétique a priori*. Toute loi pure qui inclut des concepts concrets d'une manière qui ne souffre pas *salva veritate* une formalisation de ces concepts (en d'autres termes, toute loi de ce genre qui n'est pas une nécessité analytique) est une loi *synthétique a priori*<sup>20</sup>.

L'opération de formalisation n'est pas seulement mise par Husserl au service d'une redéfinition des nécessités analytiques, elle sert comme on le voit ici de guide à la distinction de l'analytique et du synthétique et fournit ainsi la clé d'accès au domaine de juridiction de l'*a priori* matériel et au concept de *Materie*. Qu'est-ce qu'une proposition synthétique ? C'est d'abord et avant tout une proposition non-analytique, c'est-à-dire une proposition non intégralement formalisable, et ne pouvant donc pas être ramenée à une forme de nécessité analytique. L'accès phénoménologique original et inédit à la description des contraintes que la matière impose aux lois de la représentation et de la pensée ne remet ainsi nullement en question et consacre au contraire la priorité revenant indiscutablement aux nécessités formelles mises au jour par l'opération de formalisation : c'est autour de cette dernière – et non autour d'une analyse de la matière pour elle-même – que se fait le découpage de la forme et de la matière.

Le rôle central qui revient à la question de la formalisation dans la redéfinition du partage entre l'analytique et le synthétique accomplie dans cette 3<sup>ème</sup> *Recherche Logique* consacre ainsi manifestement une priorité logique de la notion de forme sur celle de matière. La nouvelle délimitation opérée par Husserl prend ainsi la forme suivante : d'un côté, comme indiqué précédemment, le domaine de l'analytique est rattaché à la possibilité d'une formalisation intégrale des concepts qu'il mobilise. De l'autre, en conséquence, le synthétique *a priori* peut être défini en opérant une restriction portant sur l'extension sans limite de la formalisation qui sert de critère à la définition du champ de l'analytique formel : relève du synthétique *a priori* non pas ce qui échappe purement et simplement à toute formalisation – comme si la formalisation lui était étrangère, mais au contraire ce dont la formalisation ne peut s'opérer que moyennant certaines contraintes irréductibles et relatives au domaine d'objet considéré – contraintes que l'on qualifiera donc de *matérielles* et relatives à une région de l'être déterminée. Ce qui fonde le caractère d'aprioricité du synthétique *a priori*, la raison pour laquelle les nécessités synthétiques peuvent être dites *a priori*, c'est bien, comme l'a fait remarquer Jocelyn Benoist, qu'elles sont jusqu'à un certain point tout aussi formalisables que les nécessités exprimées dans des propositions de type analytique<sup>21</sup>. Mais si ces nécessités restent irréductiblement synthétiques, c'est en raison du rôle indépassable que jouent la matière ou le contenu dans cette opération de formalisation à laquelle elle apporte certaines restrictions.

Ce ne sont donc nullement comme chez Kant les conditions formelles *a priori* de la sensibilité – les formes pures de l'espace et du temps – qui rendent compte de

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp.39-40 (Hua XIX/1 p.260)

<sup>21</sup> Voir J. BENOIST, *L'a priori conceptuel*, *op.cit.* p. 94.

l'aprioricité propre à la connaissance synthétique *a priori*, mais le seul fait que la matière même de tout phénomène *n'est pas sans forme*, dans la mesure où elle est régie par des lois et est productrice de nécessités que l'*a priori* matériel nous dévoile. La matière relève ainsi bel et bien d'un régime conceptuel qui lui est propre, celui des concepts ou des « catégories matérielles » dans lesquelles s'enracinent les « ontologies matérielles »<sup>22</sup>, et que Husserl prend soin de distinguer rigoureusement des « *concepts simplement formels* », conformément à la « division cardinale » entre la sphère ontologique formelle et la sphère d'essence concrète ou matérielle que cette 3<sup>ème</sup> *Recherche* a permis d'établir. C'est sur l'« espèce » (*Spezies*) ou le type spécifique de contenu concerné que s'appuie toujours la loi matérielle *a priori* établissant la dépendance nécessaire de tel contenu à l'égard de tel autre – de la couleur à l'étendue par exemple, pour reprendre l'exemple classique analysé par Husserl.

### L'INTRICATION PROBLÉMATIQUE DE LA MATIÈRE ET DE LA FORME

Essayons à présent de dégager la portée de cette analyse eu égard au problème qui nous occupe. Trois conséquences peuvent en être tirées, lesquelles mettent en évidence de trois façons différentes l'intrication très forte de la matière avec la forme sur un mode dont il nous reste à interroger le sens.

1/ Tout d'abord, comme nous venons de le voir, l'un des résultats de cette analyse est de remettre en cause la radicalité de l'opposition de l'analytique et du synthétique. Le synthétique est seulement un peu moins formel que l'analytique, mais il maintient fondamentalement une certaine détermination formelle et relève du même type d'*a priori* que le domaine de l'analytique.

2/ Deuxièmement, la matière, étant pensée sur fond de l'extension et des limites de l'opération de formalisation, ne prend sens qu'en relation à un élargissement de la notion de forme qui permet à Husserl de cerner le degré de formalité propre à la matière en tant que telle. De ce point de vue, il ne serait pas tout à fait inexact de dire que la matière est d'abord dans les *Recherches* un genre particulier de forme. C'est ce que montre exemplairement l'usage que fait Husserl du concept de « forme matérielle » au § 23 de la 3<sup>ème</sup> *Recherche* : il n'y a pas de contradiction à penser la matière comme un genre à part entière de forme obéissant à des lois dont le contenu « est déterminé par la particularité matérielle des espèces de contenus fondateurs »<sup>23</sup>. C'est cette idée qui sera développée plus tard par Husserl dans le premier tome des *Idées directrices pour une phénoménologie*, où Husserl montrera qu'à toute région (*Region*) d'objets empiriques correspond un *Eidos* « représentant pour ainsi dire une forme matérielle nécessaire [*eine notwendige materiale Form*] pour tous les objets de la région »<sup>24</sup>. La matière de l'objet n'est pas tant ce qui le caractérise dans son absolue particularité et son irréductibilité à toute appréhension formelle que ce qui permet de le rattacher à un

<sup>22</sup> *Ibid.*, § 11, p.36 (Hua XIX/1 p. 256).

<sup>23</sup> RL3, § 23, p.70 (Hua XIX/1 p.290).

<sup>24</sup> *Ideen* 1, § 9, p.36 (Hua III/1 p.23-24).

domaine d'objet et de lui assigner une essence, tout empirique que soit cet objet. En conséquence, la matérialité est parfaitement reconductible à un type spécifique de formalité en vertu de laquelle une « éidétique matérielle » est possible. On doit en conclure qu'en ce sens, la conception husserlienne de l'*a priori* matériel avalise incontestablement une forme de perméabilité de la forme et de la matière.

3/ Mais on peut encore tirer une troisième conséquence, qui semble paradoxalement aller dans le sens strictement contraire de celle qui vient d'être mentionnée, mais qui s'inscrit dans le prolongement direct de cette analyse : si la matière ne désigne jamais autre chose que le jeu des contraintes relatives à un domaine d'objet déterminé, alors elle n'est fondamentalement rien de plus qu'une *variable* dans le processus de formalisation qui permet d'isoler le domaine d'objet en question. Si la matière résiste à la formalisation et signale le caractère synthétique d'une proposition, elle ne rend pas pour autant cette formalisation impossible, et elle trouve au contraire sa place dans l'opération de formalisation à l'intérieur de laquelle elle joue le rôle de variable. C'est en devenant une variable au sein du processus de formalisation que la matière acquiert son statut en révélant les limites. Que doit-on en conclure ? Que l'identité de la matière en tant que telle conserve donc une part d'arbitraire : elle n'intéresse pas directement et en tant que telle le phénoménologue, qui s'en tient à la façon dont l'opération de formalisation peut prendre appui sur la matière afin de faire apparaître les contraintes propres à un domaine d'objet et dessiner ainsi les contours d'une ontologie régionale.

On est alors en droit de se demander dans quelle mesure le genre de perméabilité de la matière et de la forme que consacre incontestablement l'analyse phénoménologique de leur intrication ne compromet pas la valeur des résultats auxquels la découverte de l'*a priori* matériel avait permis à Husserl de parvenir. À penser la matière non pas seulement *dans* sa relation à la forme, mais *depuis* cette relation et *à partir* des notions de forme et de formalisation, ne se condamne-t-on pas inévitablement à renoncer à la radicalité que le concept de matière exige et vers laquelle l'analyse de son pouvoir de contrainte spécifique et autonome semblait initialement faire signe ? Ne s'est-on pas alors seulement donné de la matière un concept en demi-teinte, apparaissant dans l'ombre des avancées que la redéfinition du concept de forme a permis aux *Recherches Logiques* de mettre en place, et dont la délimitation des contraintes relatives à la matière des contenus sensibles constitue le pendant ? La question revient à se demander si – et dans quelle mesure – l'analyse phénoménologique de la matière n'est pas vouée à renoncer à la radicalité qu'elle avait pourtant rendue possible.

### L'INDÉTERMINATION DU MATÉRIAU DE LA REPRÉSENTATION

Cette question semble d'autant plus légitime que l'analyse de la matière semble effectuer un pas en arrière suite à la découverte de l'*a priori* matériel. En effet, après avoir effectué cette percée si importante en direction de la matière, l'analyse des *Recherches Logiques* enregistre manifestement une forme de recul en nous

reconduisant vers l'affirmation explicite d'une prééminence de la forme qui se verra consacrée dans la 6<sup>ème</sup> et dernière *Recherche*. Husserl y introduit « un *concept de matière entièrement* nouveau »<sup>25</sup> qu'il exprime sous le terme de *Stoff*, qui a été rendu en français par « matériau », et qui permet à Husserl de rendre compte de la « différence CATÉGORIALE » entre les composantes formelles et matérielles de la représentation<sup>26</sup>. La description de la relation entre une visée de signification et son remplissement permet d'isoler un certain nombre d'éléments qui « trouvent leur remplissement direct dans l'intuition » et que Husserl qualifie de matériels (*stofflichen*) par opposition aux formes de signification pour lesquelles cela ne peut jamais être le cas. Dans un énoncé du type « tous les S sont P », les symboles littéraux S et P correspondent à des significations qui peuvent se remplir directement grâce à la perception, ce qui n'est précisément pas le cas des « significations formelles complémentaires » comme « tous » et « sont ».

Or, l'utilisation de ce concept de *Stoff* semble une fois de plus entériner une forme de relativisation de la notion de matière et sa relégation au second plan de l'analyse phénoménologique. Le matériau en tant que tel n'intéresse pas à proprement parler le phénoménologue, et il n'entre dans la description que pour marquer l'opposition, à l'intérieur du remplissement, entre des composantes qui se remplissent immédiatement et des composantes dont le remplissement engage un rapport médiatisé aux actes perceptifs. En tout état de cause, un tel « matériau » ne constitue jamais que le pendant indéterminé des formes catégoriales, qui seules retiennent l'attention de Husserl. C'est en effet sur elles seules et non sur les éléments matériels du remplissement que reposent les lois de la pensée proprement dite que Husserl décrit au § 62 de la 6<sup>ème</sup> *Recherche* : ce n'est pas la matière du phénomène qui vient limiter la liberté de la pensée « dans l'unification et la formation catégoriale »<sup>27</sup>, ou qui détermine quelles formes catégoriales peuvent être ou non compatibles avec tel ou tel matériau. Les « lois idéales » qui établissent ce type de possibilités ou d'impossibilités n'ont que faire de la particularité d'un matériau dont l'identité n'entre pas ici en ligne de compte :

Elles [ces lois] déterminent quelles variations de formes catégoriales prédonnées quelconques sont possibles sur la base de l'identité d'une matière déterminée mais arbitraire ; elles circonscrivent la multiplicité, idéalement délimitée, des réorganisations et des transformations des formes catégoriales sur la base d'un matériau demeurant identique. Le matériau n'entre ici en ligne de compte que pour autant qu'il doit être maintenu intentionnellement en identité avec lui-même. Mais, pour autant que nous pouvons varier les espèces des matériaux en toute liberté, et qu'elles sont soumises seulement à cette condition idéale évidente d'être susceptibles de jouer le rôle de supports des formes préexistantes, les lois en question ont le caractère de lois entièrement pures et analytiques, elles sont pleinement indépendantes de la particularité des matériaux<sup>28</sup>.

Le matériau a beau être ce donné qui doit « supporter » les formes catégoriales, il est ici réduit au rang de condition arbitraire de fixation de la référence des formes

<sup>25</sup> RL6, Introduction, p.15 (Hua XIX/2 p.541).

<sup>26</sup> *Ibid.*, § 42, p.168 (Hua XIX/2 p. 664).

<sup>27</sup> *Ibid.*, § 62, p.225 (Hua XIX/2 p. 716-717).

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 227 (Hua XIX/2 p.718).

n'ayant par lui-même aucune espèce d'influence sur les lois réglant les variations de ces mêmes formes. Il n'a d'autre fonction que celle de mettre en valeur l'autonomie relative des formes catégoriales dans la variation et le jeu desquelles s'éprouvent les possibilités de la « pensée proprement dite ». Le nouveau concept de matière que Husserl introduit dans la 6<sup>ème</sup> *Recherche* semble ainsi n'être qu'un concept *fonctionnel* ne trouvant de légitimité que dans la relation qui lie le matériau aux formes catégoriales auxquelles il sert de support. Certes, en insistant sur le caractère absolument fondamental de la distinction entre forme et matériau, Husserl semble faire un pas en avant en séparant de la façon la plus stricte des concepts entre lesquels la 3<sup>ème</sup> *Recherche* avait contribué à ménager une certaine perméabilité. Mais cela ne veut pas pour autant dire que la phénoménologie ait fait un pas de plus en direction de la matière, qui se voit une nouvelle fois réduite à n'être en quelque sorte que l'autre de la forme, que le phénoménologue doit toujours supposer comme donnée mais dont l'identité et la particularité ne l'intéressent pas. Le matériau consacre en quelque sorte l'*anonymat* de la matière, dont on ne sait qu'elle existe que parce que l'on a besoin de la *supposer* pour mieux pouvoir décrire les formes auxquelles elle sert de support et qui constituent l'objet à proprement parler de la description phénoménologique. Matière indéterminée, anonyme, hypothétique... est-ce là la seule matière que la description phénoménologique puisse nous donner à voir ?

#### DIFFÉRENCE ABSOLUE ET DIFFÉRENCE FONCTIONNELLE ENTRE FORME ET MATÉRIAU

Husserl semblait pourtant avoir perçu cette difficulté, et pensait pouvoir la conjurer – ou du moins la contourner – en affirmant le caractère « absolu »<sup>29</sup> de la distinction entre forme et matériau : il s'agit précisément d'éviter d'inscrire la matière dans un régime d'opposition purement fonctionnel, en la traitant seulement comme l'autre logique de la forme. Le texte est à cet égard on ne peut plus clair :

Nous qualifierons cette différence fondamentale, en l'étendant naturellement à la sphère tout entière de la représentation objectivante, de différence CATEGORIALE, voire ABSOLUE *entre* FORME *et* MATERIAU *de la représentation*, et nous la séparerons aussitôt de la *différence* RELATIVE ou FONCTIONNELLE intimement liée à la première que nous avons déjà indiquée plus haut<sup>30</sup>.

En effet, d'un point de vue phénoménologique, c'est la différence entre deux types d'*actes* fondamentalement différents, les actes sensibles et les actes catégoriaux [*sinnlichen und kategorialen Akten*], qui doit fournir la clé de l'opposition entre matériau sensible et forme catégoriale<sup>31</sup>. Ce qui différencie phénoménologiquement ces deux types d'actes, c'est un critère intrinsèque à leur accomplissement : les actes catégoriaux sont des actes qui ne peuvent exister que dans la mesure où ils se fondent sur d'autres actes qu'ils présupposent nécessairement ; ils ont le caractère d'actes

<sup>29</sup> *Ibid.*, Introduction, p.17 (Hua XIX/2 p.542)

<sup>30</sup> *Ibid.*, § 42, p.168 (Hua XIX/2 p.664-665)

<sup>31</sup> *Ibid.*, Introduction, p.15 (Hua XIX/2 p.541).

fondés par opposition aux actes sensibles, que Husserl caractérise comme des actes simples. Husserl s'en explique de la façon suivante : « Dans la perception sensible, la chose « extérieure » nous apparaît d'un seul coup, dès que notre regard tombe sur elle. La manière de nous faire apparaître la chose comme présente est *simple*, elle ne nécessite pas l'appareil des actes fondateurs ou fondés »<sup>32</sup>. Ce point est extrêmement important pour le problème qui nous occupe, car Husserl semble fournir ici un critère phénoménologique du mode de donation de la matière au sens du *Stoff*, de ce qu'il appelle le matériau : la matière n'est plus simplement le contraire de la forme, mais dans l'équation à quatre termes qui lie la forme aux actes catégoriaux et la matière aux actes sensibles, elle apparaît comme ce qui se donne dans un acte caractérisé par sa seule simplicité. En d'autres termes, la matière ne s'oppose plus seulement à la *forme*, mais d'abord et avant tout à la *complexité* caractéristique du mode de donation des formes catégoriales.

À nouveau, la progression de l'analyse phénoménologique enregistre ici une avancée profonde et intéressante en direction de la matière : si l'*a priori* matériel traite encore la matière sur un mode éminemment conceptuel, tel n'est plus le cas de l'analyse de la 6<sup>ème</sup> *Recherche* qui fait valoir la spécificité phénoménologique des actes sensibles. Pourtant, on peut avoir le sentiment que l'on a encore une fois affaire à un rendez-vous manqué de la phénoménologie avec la matière, quelque intéressante que soit cette nouvelle percée en direction de la dimension de matérialité des phénomènes. Quel est en effet le statut phénoménologique de ces actes sensibles que Husserl caractérise comme des actes d'intuition simple [*schlichte*] par opposition aux intuitions catégoriales ? Ce sont des actes qui, en raison de leur simplicité, se soustraient nécessairement à l'analyse phénoménologique, laquelle se borne à constater leur simplicité en les traitant comme des actes se situant au seuil de la description phénoménologique. Cela signifie qu'il ne saurait être question de les décrire au même titre que les actes fondés, précisément parce que de tels actes n'appartiennent pas au niveau de complexité intentionnelle qui intéresse le phénoménologue et ne mettent pas en jeu le type de structures que la description proprement phénoménologique permet de déployer. De tels actes n'ont, dans les *Recherches Logiques* d'autre fonction que de servir de soubassement à des actes catégoriaux fondés sur eux, lesquels permettent de *construire* et d'*articuler* notre rapport au donné en lui donnant un sens.

De ce point de vue, l'intuition simple se tient à la lisière de la phénoménologie, dont elle constitue seulement la limite inférieure : elle est bel et bien prise en vue par la phénoménologie, qui peut de cette façon donner un statut à la matière et qui lui reconnaît un rôle fondamental, mais elle ne saurait définir le terrain d'élection ou le plan sur lequel se déploie la description phénoménologique, qui est toujours pensée par Husserl comme une explicitation des *structures* du vécu. C'est la raison pour laquelle, dans les *Recherches Logiques*, l'intuition simple coïncide avec le niveau psychologique des relations de fusionnement que Husserl avait étudiées dans la 3<sup>ème</sup> *Recherche* et qui dessinaient alors la frontière qui sépare la psychologie de la phénoménologie : l'intuition

---

<sup>32</sup> *Ibid.* § 47, p.181 (Hua XIX/2 p.676)

simple ne requiert pas à proprement parler une articulation intentionnelle du vécu, elle ne suppose pas « *d'actes synthétiques propres* » et se réalise comme « *unité simple, fusion immédiate des intentions partielles et sans intervention d'intentions d'actes nouvelles* »<sup>33</sup>. L'intuition simple est indépassable car elle sert de fondement à l'édification de l'ensemble des actes qui constituent la conscience intentionnelle, mais elle est en elle-même inscrutable, indescriptible, constituant encore en 1901 une sorte de point de fuite de la description phénoménologique, en lequel semble s'échapper et s'anéantir tout espoir de pouvoir dire quoi que ce soit de cette matière dont on doit pourtant toujours présupposer l'existence.

C'est la raison pour laquelle la plupart des interprétations de Husserl qui reviennent sur le geste accompli dans les *Recherches Logiques* ont tendance à minorer ou à ignorer le rôle de l'intuition simple, à commencer par l'analyse pourtant très détaillée que propose Heidegger dans le cours de 1925<sup>34</sup>. Heidegger ramène la distinction des actes sensibles et catégoriaux à une distinction purement logique et fonctionnelle, en s'efforçant de montrer que l'intuition simple ne peut faire sens qu'à partir de et dans l'horizon de l'intuition catégoriale. C'est seulement depuis leur mise en opposition que l'idée d'une intuition sensible peut faire sens : « *la sensibilité, peut-on y lire, est un concept phénoménologique formel* »<sup>35</sup>. Heidegger ne fait ici en un sens que tirer les conséquences de l'extension de la signification du formel qui avait permis à Husserl de parler de « formes matérielles » dans la 3<sup>ème</sup> *Recherche*. Il n'y avait alors rien de contradictoire ou de paradoxal à assumer que la matérialité même du sensible, la *materielle Sachhaltigkeit* n'est pour ainsi dire rien d'autre qu'une détermination *formelle* de l'apparaître, qui ne prend sens que « par opposition au concept de catégorial »<sup>36</sup>. En écrivant cela, Heidegger s'éloigne si peu de l'esprit de la phénoménologie husserlienne que l'on trouvera sous la plume de Husserl des considérations allant exactement dans le même sens, comme par exemple au § 6 de *Logique formelle et logique transcendantale* dans lequel l'auteur soulignera que la *hylé* « est un concept formel » (*Formbegriff*) et non un « concept contingent »<sup>37</sup>. Ainsi, que l'on se place sur le terrain logique de l'opposition entre forme et matériau ou sur celui, plus strictement phénoménologique, de la distinction entre actes sensibles et actes catégoriaux, la phénoménologie semble toujours nous reconduire à une opposition fonctionnelle de la forme et de la matière qui ne nous permet pas de sortir du formalisme que la description impose à la matière et dans lequel elle semble l'enfermer.

## LE DILEMME PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE LA MATIÈRE

Notre parcours des différents concepts de matière que déploie le texte fondateur de la phénoménologie conduit ainsi à une situation aux allures de paradoxe, qui doit

<sup>33</sup> *Ibid.*, p.181-182 (Hua XIX/2 p.676).

<sup>34</sup> M. HEIDEGGER, *Prolegomena zur Geschichte des Zeitsbegriffs*, in GA 20, Klosterman, Frankfurt am Main, 1979 ; tr. fr. A. Boutot, *Prolégomènes à l'histoire du concept de temps*, Paris, Gallimard, 2006.

<sup>35</sup> Heidegger, GA 20, p.95.

<sup>36</sup> *Ibid.* p.96.

<sup>37</sup> Hua XVII p. 34 ; tr.fr. S. Bachelard, *Logique formelle et logique transcendantale*, Paris, PUF, 1957, p.43.

maintenant nous permettre d'expliciter le dilemme annoncé en introduction de ce chapitre. Au terme de cette étude, l'analyse phénoménologique de la matière semble en effet prise entre deux feux :

1/ D'un côté, l'avancée remarquable effectuée par Husserl en rattachant la question de la matière à la détermination proprement phénoménologique du sens de l'*a priori* suppose d'en élargir le concept au point de remettre en cause l'opposition logique qui distingue la matière de la forme. Ce qui a été gagné d'un côté semble alors perdu de l'autre, et le prix à payer en termes ontologiques est particulièrement lourd, puisqu'il devient impossible de maintenir l'idée d'une irréductibilité *absolue* de la matière à la forme, par quoi il faudrait entendre une irréductibilité *phénoménologique*. La matière doit alors être elle-même comprise comme un type de forme particulière, relevant des « formes matérielles », ce qui relativise considérablement de toute évidence la signification et la portée de la distinction entre matière et forme. Du point de vue de la 3<sup>ème</sup> *Recherche*, ce que nous livre la description phénoménologique, ce sont seulement des contenus qui offrent plus ou moins de résistance à la formalisation, mais qui ne lui sont pas fondamentalement hétérogènes, et qui trouvent leur sens à l'intérieur de la relation qui les y rattache. Cela signifie que l'irruption d'une matière *informalisable*, d'une matérialité soustraite de par son mode de présentation même à toute formalisation ou dont les modalités de donation engagent un mouvement de déformalisation, est strictement impensable et est *a priori* exclue par la description phénoménologique. Il n'y a pas et il ne saurait exister d'irréductibilité phénoménologique de la matière.

2/ De l'autre, on trouve dans la 6<sup>ème</sup> *Recherche* une tentative pour aller en un sens dans la direction strictement inverse, en faisant passer au premier plan le caractère *phénoménologiquement* irréductible (donc absolu au sens le plus fort) de l'opposition entre forme et matériau. Mais le problème de la matière est une fois de plus manqué, dans la mesure où en redonnant un sens fort à l'opposition de la forme et de la matière fondé sur une opposition entre les types d'actes (sensibles et catégoriaux) dans lesquels se manifeste leur irréductibilité, Husserl est inévitablement conduit à les relativiser une nouvelle fois l'une par rapport à l'autre. La matière (au sens du matériau), toute indépendante qu'elle soit en principe de son rapport à une forme, puisqu'elle a le privilège de s'établir sur la base d'un rapport direct et non-médiatisé au donné, n'est en définitive que *l'autre* ou le *négatif* de la forme catégoriale à laquelle elle sert de support. Son autonomie signifie avant tout sa pauvreté et son absence d'intérêt phénoménologique, puisqu'elle doit son irréductibilité à la spécificité des actes sensibles simples sur le fondement desquels se construit un rapport perceptif complexe et structuré au monde qui dépasse nécessairement toujours cette strate sensible originaire. Certes, la sensibilité et la matérialité à laquelle elle nous donne immédiatement accès joue un rôle fondamental, dans la mesure où elle constitue la couche fondatrice et indépassable de la perception. Mais son rôle dans l'édifice phénoménologique semble devoir s'arrêter là, si tant est que le sens du sensible s'épuise dans cette fonction de strate première sur le fondement de laquelle s'édifient des actes dont la description phénoménologique se donnera pour objectif de rendre compte de la



complexité. Une fois de plus, la possibilité de décrire phénoménologiquement la matière dans son irréductibilité à la forme semble échapper à la phénoménologie et se dérober constamment sous ses pas, dans la mesure où la dimension matérielle du phénomène ne constitue jamais que la limite inférieure à partir de laquelle commence (mais qui n'intéresse pas en tant que telle) la description<sup>38</sup>. La matière est en quelque sorte le point de fuite de la phénoménologie, étant toujours renvoyée dans un lointain problématique, celui d'un originaire dont on n'est obligé de tenir compte que parce qu'on a besoin de le supposer pour pouvoir rendre compte des étages supérieurs dans lesquels s'articule à proprement parler le rapport à l'objet.

Que la phénoménologie élargisse de façon spectaculaire le concept de matière en le pensant à partir de la formalisation ou qu'elle radicalise au contraire sur son opposition à la forme, elle semble laisser échapper l'une des dimensions fondamentales de la matière dont on était en droit d'attendre d'une phénoménologie dont le mot d'ordre est le « retour aux choses mêmes » qu'elle nous y ouvre l'accès : à savoir le fait que l'irréductibilité même de la matière à toute mise en forme, sa résistance à se laisser saisir conceptuellement, constitue à proprement parler une dimension phénoménologique de l'expérience. La phénoménologie semble ainsi *mettre en scène* sa propre cécité à la matière, en la faisant paradoxalement apparaître d'une manière d'autant plus manifeste qu'elle a indéniablement contribué à rehausser l'espoir de rendre justice à la matière, en rendant *philosophiquement* compte de sa richesse. Ce dilemme et ce paradoxe semble hanter la naissance de la phénoménologie, au point que nombre de ses héritiers vont avoir tendance à tirer la matière du côté d'un sens permettant d'aménager cette irréductibilité, d'en négocier la charge problématique en cherchant à l'absorber et à l'intégrer dans la description de structures qui permettent de lui assigner une place et une signification. Mais la phénoménologie court alors le risque de nier *a priori* qu'il puisse y avoir quelque chose comme une expérience de la matière, dans son caractère informalisable et réfractaire à toute forme d'enrégimentement sous tel ou tel type de structures prédéterminées.

### LA MATIÈRE DES ACTES ET L'HORIZON DE SENS PROBLÉMATIQUE DU CONCEPT PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE MATIÈRE

C'est, semble-t-il, ce que montrerait aussi l'étude du dernier usage du concept de matière dans les *Recherches*, dont nous n'avons jusqu'à présent rien dit dans la mesure où Husserl ferme explicitement la porte au § 42 de la 6<sup>ème</sup> *Recherche* à toute interprétation qui tenterait un rapprochement entre cet ultime sens de la matière comme « matière d'un acte » (*Materie*), et celui comprenant la matière (*Materie*) ou le matériau (*Stoff*) dans leur opposition à la forme<sup>39</sup>. Toutefois, à bien y réfléchir, il semble

---

<sup>38</sup> Il faudra attendre les travaux consacrés par Husserl à la question de la temporalisation de l'impression sensible pour que la description phénoménologique puisse s'ouvrir l'accès à un type de formalité lui permettant de descendre dans les profondeurs du sensible. Voir à ce sujet, dans cet ouvrage, le chapitre de Didier Franck.

<sup>39</sup> *Ibid.* § 42, p.169 (Hua XIX/2, p.665).

particulièrement intéressant que Husserl ait éprouvé le besoin de recourir une fois de plus au terme de *Materie* pour décrire un aspect des phénomènes qui ne trouve pas sa contrepartie dans quelque forme que ce soit. Husserl introduit ce concept dans son analyse des actes intentionnels au chapitre 3 de la 5<sup>ème</sup> *Recherche*. Tout acte intentionnel, écrit Husserl, possède une qualité et une matière (*Materie*). Par opposition à la qualité, qui nous apprend de quel type d'acte il s'agit (un jugement, une assomption, un vœu, etc.), la matière de l'acte détermine de quelle manière et « à quel titre l'objectivité est visée dans la signification »<sup>40</sup>. Pour le dire autrement, la matière est « ce qui, dans l'acte, confère à celui-ci la *relation déterminée à l'objet* »<sup>41</sup>. Cet usage du concept est d'autant plus surprenant qu'il est à première vue très contre-intuitif, qu'il crée une amphibologie et que Husserl dispose d'un autre terme technique pour exprimer la même notion, celui de « sens d'appréhension ». Pourtant, Husserl tient à maintenir le terme de matière pour désigner le fait qu'un acte se rapporte toujours *eo ipso* à un quelque chose déterminé qu'il vise et qui constitue son objet.

Ce qui est particulièrement remarquable dans cet usage du terme de « matière », c'est le fait que Husserl puisse l'utiliser avec autant de plasticité et le mettre aussi à aisément à contribution là où il n'est plus du tout question de l'être ou de la matérialité à laquelle peuvent nous rapporter les visées intentionnelles, mais où seule entre en ligne de compte la question du sens intentionnel de ces intentions. La matière est ici replacée sous l'horizon du sens au moyen duquel une intention vise ce qu'elle vise et le définit comme son objet propre. Sans doute y a-t-il quelque chose d'intéressant à montrer que la matière propre à la conscience intentionnelle n'est, d'un point de vue phénoménologique, rien d'autre que le « sens d'appréhension » des intentions qui l'animent. Au-delà de l'opposition logique traditionnelle de la matière et de la forme, Husserl y gagne une détermination proprement phénoménologique de ce qui doit être pensé comme la matière des actes mêmes de la conscience, ce qui les détermine en tant que tels, constitue leur « chair » et leur donne leur sens. Mais cette redéfinition de la matière a encore une fois un prix, à savoir la dissolution du problème que la matière pose à la phénoménologie dans l'horizon du sens, depuis lequel le rapport de l'intention à ce qu'elle vise et qui est susceptible de lui apporter un remplissement ne pose plus problème.

Nous ne creuserons pas davantage cette piste qui nous ramène une fois de plus à la même conclusion, qui nous permettra de préciser ce qui nous semble être la portée de ces analyses. Ce parcours des concepts au moyen desquels la phénoménologie husserlienne naissante a abordé la question de la matière avait moins pour but de présenter quelque thèse que ce soit sur l'être ou le sens de la matérialité que de mettre en évidence et d'identifier les coordonnées du *problème* que pose la matière à la démarche phénoménologique. Le texte des *Recherches Logiques* est de ce point de vue particulièrement fructueux et riche d'enseignement, parce que le balisage des différents concepts de matière qu'il propose laisse apparaître pour elles-mêmes les difficultés que la matière oppose à l'approche phénoménologique et les paradoxes qu'elle lui livre. Loin

---

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> RL5, § 22, p.233.

de refermer l'analyse en essayant de résoudre les tensions suscitées par cette notion intrinsèquement problématique du point de vue phénoménologique (et problématique au premier chef parce qu'elle constitue bien l'un des horizons indépassables de la description phénoménologique), l'ouvrage avec lequel Husserl signe la naissance du mouvement phénoménologique contribue au contraire à ouvrir l'analyse en déterminant le relief et les contours du cadre à l'intérieur duquel elle se situe. Certes, le constat auquel notre relecture des *Recherches Logiques* a abouti est essentiellement négatif : il met en évidence les difficultés en raison desquelles la phénoménologie semble vouée, de par son style et sa méthode, et en dépit des avancées tout à fait remarquables qu'elle permet d'accomplir en direction de la matière, à la repousser toujours plus à l'horizon de ses analyses. À cet égard, tout incontestable que soit le pas – ou plutôt *les pas* – accompli(s) par Husserl pour reprendre sur un terrain strictement phénoménologique l'analyse d'une question philosophique très classique, le gain théorique en termes de renouvellement de l'analyse philosophique que cette ouverture aura permis à la phénoménologie d'accomplir demeure problématique, si tant est que la phénoménologie husserlienne reconduise la matière à un concept formel. On aurait toutefois tort de croire qu'il doit nécessairement s'agir là d'un constat d'échec, dont la négativité ferait obstacle à la définition d'une perspective philosophique féconde. Ce constat négatif permet en effet à tout le moins de soulever des difficultés et des subtilités qui avaient échappé à l'ensemble de la tradition philosophique, en définissant ainsi le cadre d'un nouveau type de questionnement sur la matière. Cette étape était donc nécessaire à la délimitation d'une question que l'ensemble de la tradition phénoménologique (Husserl inclus) recevra en héritage, engageant ainsi un approfondissement et des modes de traitement originaux du problème que les *Recherches Logiques* permettaient seulement de penser.

Pierre-Jean Renaudie  
(Université de Lyon - IRPHIL)